

Chivallon, Christine (1998) *Espace et identité à la Martinique. Paysannerie des mornes et reconquête collective, 1840-1960*. Paris, CNRS Éditions, 238 p. (ISBN 2-271-05618-7)

Romain Paquette

Volume 43, numéro 119, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022839ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022839ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

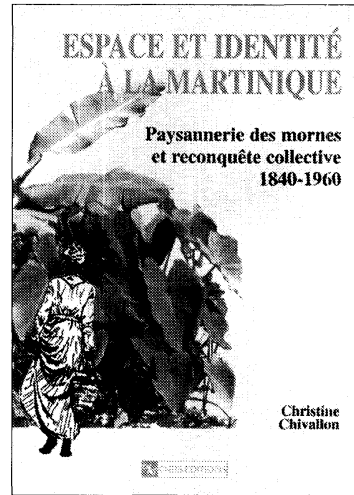
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, R. (1999). Compte rendu de [Chivallon, Christine (1998) *Espace et identité à la Martinique. Paysannerie des mornes et reconquête collective, 1840-1960*. Paris, CNRS Éditions, 238 p. (ISBN 2-271-05618-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(119), 362–363. <https://doi.org/10.7202/022839ar>

CHIVALLON, Christine (1998) *Espace et identité à la Martinique. Paysannerie des mornes et reconquête collective, 1840-1960*, Paris, CNRS Éditions, 238 p. (ISBN 2-271-05618-7)



Cet ouvrage corrige une grave erreur d'interprétation historique touchant la période qui a suivi l'émancipation des esclaves en Martinique. L'auteur redonne à l'espace la place qui lui revient dans la formation du social. La première conclusion qu'elle tire elle-même de ses recherches « montre [...] la pertinence d'une approche réellement centrée sur l'espace, laissant apparaître celui-ci comme éminemment concerné par la construction du social, ce qui nous renvoie d'une certaine manière au projet de géographies nouvelles » (p. 231).

Dans le passé, les géographes qui ont abordé la question de l'espace occupé par les petits exploitants agricoles dans les mornes des Antilles françaises, notamment Delawarde (1935), Révert (1949) et Lasserre (1965, 1972), n'y ont vu qu'un simple prolongement de l'espace dominé par le vaste système des plantations sucrières; et, qui plus est, un prolongement réalisé dans le désordre, le chaos et l'illégalité. Il ne s'y est rien créé d'original, rien de distinct; il ne s'agissait surtout pas de la mise en place d'une paysannerie au sens généralement accepté de cette désignation. Pourtant, dans les Antilles anglaises, on reconnaît, depuis au moins les travaux de Mintz dans les années 60, qu'à la suite de l'émancipation des esclaves un ordre nouveau s'est mis en place dans les espaces occupés par les Nouveaux Libres¹. Dans notre monde actuel de multiculturalisme, ce refus de reconnaissance ne pouvait que mener à des politiques génératrices de démobilitation généralisée chez les petits exploitants agricoles, ce que dans une perspective d'approvisionnement alimentaire domestique j'ai appelé le désengagement des petits exploitants agricoles².

À la suite d'un travail d'archives et de terrain méticuleux, Christine Chivallon montre que, contrairement aux idées reçues, les Nouveaux Libres tenaient à occuper les terres des mornes dans la légalité et dans l'ordre. Les grands planteurs qui tentaient de retenir une main-d'œuvre près de leurs plantations ne réussirent pas à empêcher que les Nouveaux Libres pénètrent et occupent collectivement les terres intérieures du pays. L'auteur a aussi démontré que le patrimoine original ainsi créé a été soigneusement transmis de génération en génération jusqu'à nos jours. Enfin, dans une dynamique d'entraide économique, un échange des produits agricoles s'est graduellement constitué, qui a débouché sur la mise en place d'un réseau complexe de marchés pour l'écoulement des surplus, en favorisant une socialisation élargie des petits exploitants individuels. Si des liens ont persisté avec les plantations des basses régions, ils n'étaient qu'accessoires : ils n'entraient pas leur attachement ni leur identification profonde à l'espace des mornes. Les

mornes constituait ainsi l'espace auquel ils s'identifiaient, celui où ils vivaient pleinement leur liberté.

Dans l'interprétation des résultats qu'elle obtient, Christine Chivallon incorpore habilement les recherches menées antérieurement par les chercheurs du défunt Centre de Recherches Caraïbes de l'Université de Montréal, plus particulièrement ceux de Jean Benoist, Jacques Desruisseaux et Guy Dubreuil. À propos du modèle d'utilisation du sol mis au point par ces paysans antillais (cf. pp. 191-200), elle fait une synthèse remarquable des recherches passées; mais, si elle avait pris connaissance d'une contribution significative récente d'un géographe américain³, elle aurait trouvé matière à davantage étoffer son analyse : longtemps un objet de mépris auprès des chercheurs, ce modèle d'utilisation du sol est de plus en plus considéré par les spécialistes en agro-écologie comme une contribution originale et riche au patrimoine humain. Cette contribution ne fait que donner plus de relief à la thèse de Christine Chivallon.

Romain Paquette

Département de géographie et télédétection
Université de Sherbrooke

NOTES

- 1 MARSHALL, Woodville K. (1985) Peasant Development in the West Indies since 1838. In P. I. Gomes (éd.) *Rural Development in the Caribbean*, Kingston, Jamaica, Heinemann Educational Books (Caribbean) Limited, pp. 1-14.
- 2 PAQUETTE, Romain (1982) *Désengagement paysan et sous-production alimentaire (Martinique, Marie-Galante, Barbade)*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Édition de l'Université de Sherbrooke), 216 p.
- 3 INNIS, Donald Q. (1997) *Intercropping and the Scientific Basis of Traditional Agriculture*. London, Intermediate Technology Publications (Intermediate Technology Studies in Indigenous Knowledge and Development), 112 p.

CHIVALLON, Christine (1998) *Espace et identité à la Martinique. Paysannerie des mornes et reconquête collective, 1840-1960*. Paris, CNRS Éditions, 298 p. (ISBN 2-271-05618-7)

Dans cet ouvrage, Christine Chivallon montre l'émergence d'un groupe paysan et son organisation sociale. Dès les premières pages, elle pose une problématique claire : les sociétés des mornes, en créant leur autonomie sociale et économique vis-à-vis de la plantation, ont-elles produit une identité collective? Cette approche des formes sociales s'inscrit dans le cadre spatial précis des mornes de Basse-Pointe, Rivière-Pilote et du Morne-Vert, les régions les plus élevées de la Martinique.

Dans une première partie, l'auteur présente de manière générale le monde paysan martiniquais. Entre 1848 et 1960, l'espace agricole se structure entre la grande plantation installée sur les basses pentes et les plaines et la micropropriété attachée aux terres hautes de la Montagne Pelée et des pitons du Carbet. Cette disposition persiste encore aujourd'hui.